

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Le carnaval s'amuse, les salons, grands et petits, sont ouverts, les théâtres « refusent du monde. » Humble organe de la mode, nous avons l'orgueilleuse satisfaction de dire que, cette année, la gracieuse fée n'aura pas manqué à sa mission : jamais elle n'a déployé tant de puissance d'invention, tant de goût délicat, de luxe à la fois élégant et confortable. Cette assertion, nous la corroborons par des faits, et nos lectrices pourront en apprécier la justesse, en lisant les quelques descriptions de toilette que nous leur donnons.

Dans une soirée récente, donnée par madame B..., dans ses ravissants salons de la rue Larochehoucalt, nous avons admiré notamment, gracieusement portée par une belle jeune personne de dix-huit ans :

Une robe de tarlatane blanche composée de trois jupes lisérées chacune par cinq rangs de petits rubans de satin. Une petite ruche de satin dépassait chaque jupe, la première relevée à gauche par un cordon de pâquerettes blanches rosées et roses partant de la taille à droite, la seconde et la troisième relevées à droite par des flots de petits rubans. Le corsage était à la Sévigné avec une guirlande de pâquerettes entourant les épaules.

Une coiffure de petites pâquerettes semées sur les bandeaux et dans les nattes complétait cette délicieuse toilette fournie par la maison *Lhopiteau*.

Nous avons aussi remarqué à la même soirée :

Une robe de tulle fleur de pêcher composée de bouillonnés et de ruches doubles alternés, commençant étroits à la taille et finissant très larges dans le bas.

Une autre robe, composée d'une sous-jupe bleu de ciel, garnie dans le bas de trois rangs de plissés de tulle blanc, remontant en tablier sur le devant ; d'une tunique de taffetas bleu garnie tout autour d'un plissé, ouverte sur le devant et arrondie, d'un corsage plastron de taffetas bleu avec draperie blanche très longue, manche de tulle double relevée sur l'épaule et retenue par un camée.

La coiffure et le collier étaient aussi en camée. Ces toilettes avaient été également fournies par M. *Lhopiteau*, dans les magasins duquel nous avons eu l'occasion de voir :

Une robe de ville de satin gros bleu, sans couture à la taille, garnie d'un riche entre-deux, passementerie à jour faisant le tour de la robe et remontant sur les côtés jusqu'aux épaules où il se termine par une épaulette retombant sur les côtés.

Un autre robe de moire française gris cendré avec petit corsage suisse de velours noir formant gilet, boutons d'acier, manches plates avec jockeys de velours noir à grandes dents, l'un dans le haut de la manche, l'autre dans le bas, remontant.

Nous avons aussi remarqué une sortie de bal de satin blanc style Louis XV. Trois grands plis partant des épaules, retenus en dessus jusqu'à la taille, descendant en s'élargissant sur la jupe, garnie d'une haute ruche de velours épinglé ;

De plus, une douillette, pour petites soirées et dîners, en marceline marron doré doublée de rose ;

Une autre gris cendré doublée de bleu de ciel à capuchon-laitière garnie d'une chicorée des deux couleurs entourant très gracieusement le visage ;

Enfin un burnous à la *Fatma* en algérienne, le côté droit se rejetant sur l'épaule gauche.

Les vêtements de drap léger sont toujours à la mode.

Le printemps est l'aimable successeur du carnaval. La maison *Lhopiteau* a déjà pris ses mesures. On peut dès à présent voir chez elle une grande variété de châles de cachemire brodé avec riches bordures, avec fond semé garni de hautes guipures.

Les ateliers de fleurs sont en pleine activité. La maison de *Laère*, qui, par son savoir-faire à la fois scientifique et gracieux, a conquis une renommée européenne, a créé tout récemment de très remarquables coiffures assorties à de belles étoffes. Nous avons admiré entre autres :

Une coiffure composée d'un bandeau de feuillage très léger, du vert le plus tendre nuancé de blanc rosé sur le bord. Du côté gauche était placée une touffe de plumes très légères tombant un peu sur l'épaule, et du côté droit une très grosse rose jaune nuancée depuis le jaune le plus pâle jusqu'au jaune rouge. Cette coiffure était assortie à une robe de moire blanche rayée de jaune ombré ;

Une autre à bandeau de myosotis bleu tendre avec une touffe de trois roses sur le côté gauche, dont une rose, une blanche et une cerise. Sur le côté droit une rose cerise et une rose pâle ; pour assortir à une charmante robe Pompadour où le bleu dominait.

Un des traits distinctifs du talent de la maison de *Laère*, c'est ce tact exquis avec lequel elle sait assortir les coiffures aux toilettes. C'est ainsi que nous avons vu, faites spécialement pour une robe de velours épinglé groseille des Alpes, deux coiffures rondes, l'une de dentelle blanche parsemée de petites étoiles de paillon rouge pour les côtés, et pour le bandeau du devant de gros fruits de sorbier brillants assortis à la teinte de la robe ; et l'autre coiffure d'œillets blancs et groseille des Alpes, séparés par des brins d'herbe très légère. Toutes les deux étaient extrêmement gracieuses.

Pour une robe rose recouverte d'une tunique de dentelle, toute une garniture de roses noisettes et bengale avec épis d'argent. Sur la jupe, la guirlande formait tablier et était relevée de chaque côté par un bouquet, dont le plus gros placé à gauche ; la couronne était ronde et le bouquet de corsage de forme allongée.

Pour une robe de tarlatane blanche ornée de petits velours cerise, la maison de *Laère* a livré deux parures, l'une de cerises avec feuillage naturel faisant le plus charmant effet aux lumières ; l'autre composée de capucines cerises avec bandeau de velours de la même teinte.

Paris, qui a inventé tant de choses, a aussi, si nous ne nous trompons, inventé les bals d'enfants ; mais Paris est la cité initiatrice ; il ne garde pas longtemps pour lui une idée. C'est ainsi que la mode gracieuse des bals d'enfants a gagné les provinces les plus reculées et les villes de l'étranger. Nous avons lu, il y a quelques jours, une lettre enthousiaste écrite par une jeune et aimable grand-mère et datée de Turin, qui rendait un compte minutieux d'une réunion de ce genre.

La petite fille de cette dame, joli petit lutin de cinq ans,

portait un costume d'Albanaise : jupe blanche à petits volants, séparés par un bouillonné ; une jupe de taffetas bleu de Chine retombait sur la jupe blanche à une distance de 7 centimètres de Fourlet, la jupe de taffetas ornée d'une bande de velours noir sur laquelle étaient disposés de petits lacets cerise ; la jupe ouverte de chaque côté et bordée de velours noir et cerise ; le corsage blanc bouillonné, un petit volant posé ou décolleté retombant sur le corsage ; une grosse cordelière cerise terminée par deux gros glands ceignait la taille de l'enfant et retombait sur la jupe.

L'auteur de cette lettre, qui entrait dans bien d'autres détails, n'oubliait pas de dire que ce charmant costume, sur lequel son enthousiasme italien ne tarissait pas, avait été exécuté par la maison *Saint-Augustin*, sous la direction de madame *Thorel*.

Depuis, nous avons pu voir nous-même à *Saint-Augustin* différents modèles. Nous signalerons entre autres :

Un costume grec, destiné à une petite fille pour un bal du faubourg Saint-Honoré. Ce costume comprend une jupe de dessous de taffetas jaune ; une jupe de dessus de velours noir ornée de cinq rangs de lacet d'or. Le côté de cette jupe est relevé par une aumônière de velours noir frangé d'or ; le corsage de velours noir laisse apercevoir sur le devant, dans le dos et sur les épaules, des crevés de mousseline séparés par des traverses de velours noir et or.

Notre attention s'est portée aussi sur un costume pour petit garçon de cinq ans, et pouvant être porté dans un bal travesti ou non. La jupe est en velours noir ; la petite veste, forme *guide*, est bordée tout autour et sur les coutures d'une bande d'astracan de 2 centimètres ; la veste, ouverte par devant, laisse voir une chemisette peu bouffante et dont le bas forme gilet arrondi.

Le confortable est un des éléments essentiels du luxe. La toilette la plus riche et la plus agréable à la vue, n'a de mérite sérieux qu'autant qu'elle est parfaitement appropriée au temps et à la saison, et que tous les accessoires concourent au but que toute femme élégante et intelligente se propose, savoir : le beau et le bien-être. C'est en partant de ce principe, que l'attention de la mode s'est portée spécialement, cet hiver, sur les fourrures. Nul plus que M. *Bongeneaux-Loley* n'a contribué à faire faire des progrès éclatants à cette industrie de luxe et de première nécessité à la fois. On trouve, dans les magnifiques magasins de M. *Bongeneaux-Loley*, à la *Reine d'Angleterre*, de ces fourrures qui, par leur rareté, leur pureté, leur splendeur, laissent derrière elles le plus riche diamant, avec ceci de plus encore qu'elles joignent l'utile au beau.

On y trouve artistement disposés pour toilettes de ville et sorties de bal, d'immenses choix de martre, de chinchilla, de petit gris et autres pelleteries ; de plus, pour couvertures dans les équipages, descentes de lit et tapis de pied, de chaudes et moelleuses peaux d'ours et de loups blancs. La *Reine d'Angleterre* aurait le droit de prendre pour devise de son blason commercial : « L'hiver n'a plus de glaces. »

Il nous est arrivé plus d'une fois depuis quelque temps, d'entendre prédire les plus sombres destinées à la crinoline ; on allait même jusqu'à constater bel et bien son décès, au grand effroi des dames qui songeaient nécessairement aux hideux fourreaux d'un autre époque. Les plus modérés se bornent à demander de sages réformes. Nous croyons que cette question perdrait infiniment de sa gravité, si l'on se rappelait que la sous-jupe Tavernier (dont M. *Creuzy* est le dépositaire général) se prête avec une admirable souplesse à toutes les améliorations, et peut s'adapter à toutes les transformations de la toilette, à la tournure la plus exagérée, et au bas de robe le plus développé ; de même qu'elle peut ne laisser au bas de la jupe que le drapé de tout jupon ordinaire, et annuler toute tournure.

On trouve aussi chez M. *Creuzy* une brassière et un corset tissé, très ingénieusement coupés et combinés, et

dont nous parlerons avec plus de détails dans un prochain numéro.

Les tuniques de dentelle aux dessins merveilleux et si parfaits de la maison *Violard* ont plus de succès que jamais dans les bals et autres réunions. Des volants de Chantilly et d'Angleterre, d'une grande richesse, ont été choisis devant nous pour de brillantes corbeilles de mariage, et étaient accompagnés de voiles splendides, de barbes pour coiffures, de cols et de manches fort jolis, de châles ou d'écharpes destinés à recouvrir une toilette de bal, et qui, nous en sommes certaine, feront sensation, lorsque celle qui les portera fera son entrée dans un salon.

Les lingerie, qui tiennent une place plus modeste dans le domaine de l'élégance, vont toujours en progressant. Nous avons parlé des charmants petits bonnets ronds de tulle ou de guipure avec guirlande de ruban découpé, des couronnes de coques de ruban avec long nœud et touffes de fleurs, des petites parures suisses, des *zauaves* de mousseline ou de dentelle, des berthes, des manches et des fichus à coupes toutes nouvelles. Mademoiselle *Anna Loth* excelle dans cette spécialité toute parisienne, mais qui n'en est pas moins appréciée par les étrangères de distinction qui se pressent dans le magasin d'élite de mademoiselle *Anna Loth*.

Les ameublements de haut luxe se composent de moquette Pompadour et de moquette Gobelins, dont on peut voir de magnifiques spécimens dans les magasins renommés de MM. *Desvignes, Rives et Cie*. Comme nouveauté de printemps, cette maison s'occupe en ce moment de ces étoffes perses, si remarquables de couleur et de dessin, dont elle a presque le monopole.

Nous avons parlé, dans le cours de cet article, des corbeilles de mariage. C'est là une des spécialités de l'excellente maison de commission *Lasalle et Cie*. Ceux qui vont visiter ses magasins y trouvent de nombreux modèles. De plus, elle adresse en province et même à l'étranger, des objets à choisir sans obligation d'achat. Indépendamment des corbeilles de mariages dans lesquelles rien n'est oublié, elle envoie des trousseaux, de charmantes toilettes de bal prêtes à être portées, ou, si on le préfère, des robes en pièces accompagnées des accessoires et ornements, tels que coiffures, colliers, sorties de bal, etc. Ceux qui habitent loin de Paris, et qui ont l'excellente habitude de s'y fournir de choses belles et sérieuses, comprendront l'immense avantage qu'il y a à recevoir de Paris un nombreux assortiment d'objets, déjà choisis entre beaucoup d'autres par l'ingénieur commissionnaire, avec faculté de garder ce que l'on veut et même de ne garder rien du tout.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 589.

TOILETTE DE SOIRÉE. — Coiffure à bandeaux relevés et crépés, ornée de ruban de taffetas mauve.

Robe de taffetas antique blanc, à rayures de moire française mauve, encadrées entre deux filets satinés blancs, ornée de ruches chicorées de taffetas mauve.

Corsage décolleté, carré, en droit fil ; boutonnant devant.

Taille ronde.

Manches composées d'un bouffant en droit fil, retombant sur un volant cloche, en biais, au bord de la cloche, comme autour du corsage est une ruche chicorée.

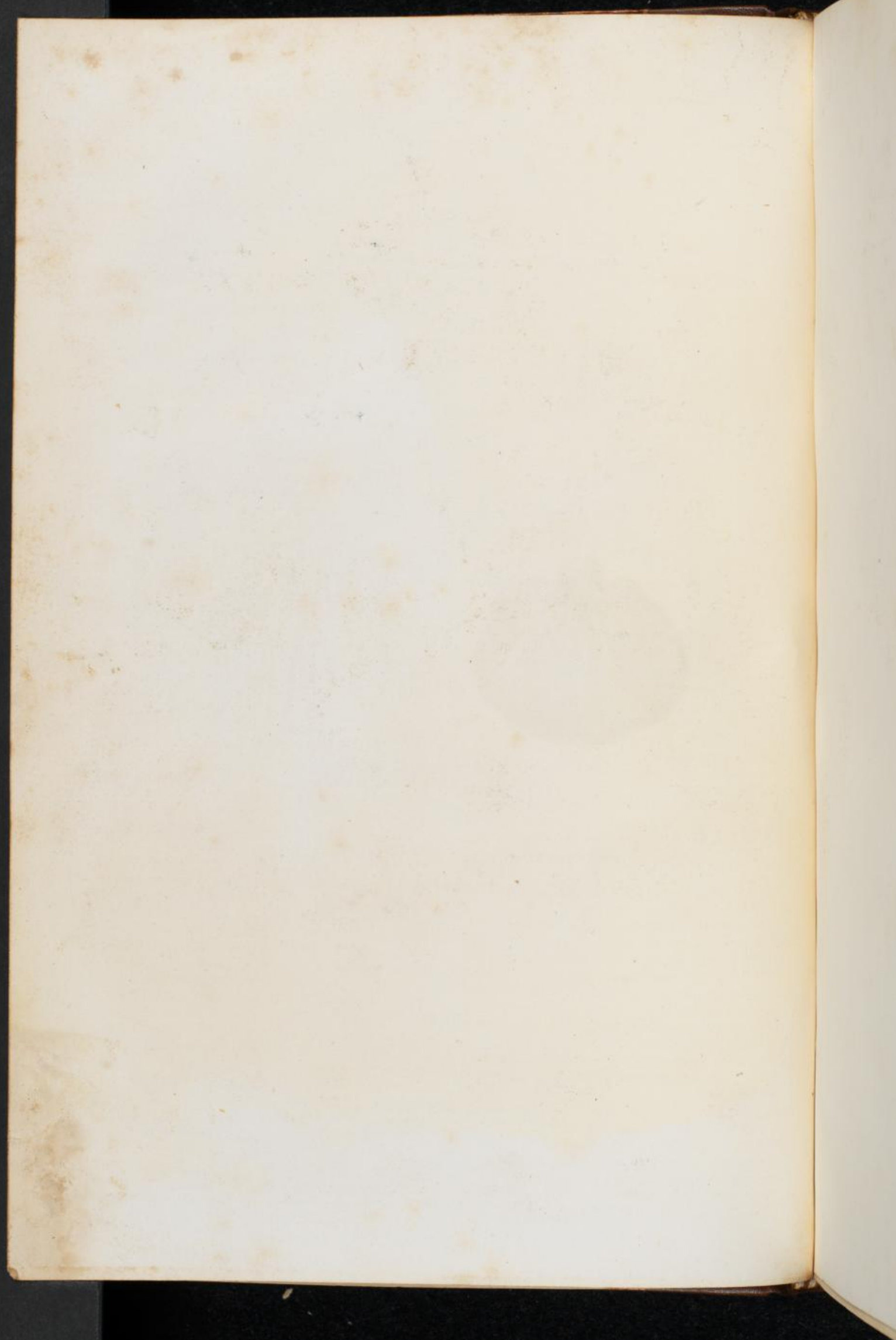
Sous la cloche est un volant double de tulle formant bouffant.

Le volant de la jupe, en biais, est froncé sous une ruche chicorée.

La ceinture impératrice s'agrafe sur le côté tombant un peu en écharpe. Elle est de taffetas mauve et se compose de deux nœuds et de deux longs bouts encadrés dans un petit volant ruché.

Jeune fille en soubrette Louis XV.

Enfant de quatre ans, en cupidon Louis XV.







Laneuville Imp. et Jouy de Beauvais et Paris.

2. 60.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Hauteingerie de la M^{me} Colas

Février 1860

FAUCON DE DÉTAILS.
72. 186.
1. ...
2. ...
3. ...
4. ...
5. ...
6. ...
7. ...

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 2 (1860).

N° 1. Bonnet-fanchon à barbes. La fanchon et les barbes sont en tulle blanc à pois noirs. La garniture se compose de deux rangs de blonde ayant en tête une petite ruche de blonde noire.

N° 2. Bonnet à fond mou, de tulle brodé à la main. La passe forme la pointe sur la tête. Un velours noir suit les bords et retombe derrière. Deux gros ruchés de tulle brodé garnissent les côtés sur le haut du cou. D'un côté est une grosse fleur mauve, avec des épis de jais. Un ruban mauve est roulé entre le fond et la passe et retombe en brides derrière.

N° 3. Coiffure composée de deux velours enroulés ensemble, l'un noir, et l'autre nuance fuchsia des Alpes. De larges coques de velours, aussi des deux couleurs, terminent en arrière, et de chaque côté, ce gracieux modèle destiné aux jeunes femmes ou aux jeunes personnes.

N° 4. Bonnet de linge, orné de valenciennes et de broderies sur jaconas, un nœud breton, formé d'entre-deux brodé et entouré d'une belle valencienne, orne chaque côté de ce bonnet.

N° 5. Bonnet d'intérieur, le fond est tombant et souple formé d'entre-deux de valenciennes. Une ruche de même dentelle coupe la passe et forme nœud sur le côté où se trouvent aussi plusieurs coques de ruban, séparées par la garniture de valencienne qui orne le devant du bonnet et à laquelle on mêle quelques rubans étroits.

N° 6. Fichu Marie-Thérèse, de dentelle de Chantilly, le fond est coupé de place en place par des entre-deux médaillons, toujours en dentelle noire et doublés d'un ruban lilas se terminant à chaque extrémité du bas par un nœud posé à la tête des garnitures du fichu, formées de deux rangs de dentelle, au-dessus desquels se trouve une petite ruche de dentelle qui orne également l'échancrure de ce modèle.

N° 7. Col à guimpe zouave, restant à volonté plissé ou non plissé et pouvant se mettre avec les corsages ouverts.

LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Je veux que tu fermes impitoyablement la porte du château à tout visage de femme, noble, bourgeoise ou paysanne, quel que soit son âge, à quelque heure que ce soit, par quelque temps qu'il fasse, dût-elle geler dans la cour et y mourir de faim. Va-t'en donner ces ordres de ma part à maître Trivelet; je suis harassé et veux me coucher. Bonsoir.

— Vous rêverez femme, mon colonel, c'est moi qui vous le prédis.

— Je rêverai chasse, car je veux en faire une dès demain. Tiens-toi prêt.

Philippe n'avait pas achevé ces mots que maître Trivelet entra dans la chambre. Le jeune comte tressaillit; car au moment où la porte s'entr'ouvrait, il avait cru entendre dans une des pièces voisines un frôlement de robe. Les yeux de Bouteselle jetèrent un éclair de joie et d'orgueil. Il avait été prophète, et ce rôle plaît toujours.

— Qu'y a-t-il? demanda Philippe d'une voix brève et émue.

— C'est, répondit maître Trivelet, une dame...

Philippe pâlit et s'appuya sur le bras d'un fauteuil.

— Continuez... continuez... murmura-t-il.

— C'est, reprit Trivelet, une dame qui demande

l'hospitalité pour cette nuit, l'heure avancée ne lui permettant pas de continuer sa route.

— Je vais la mettre dehors, n'est-ce pas, monsieur le comte? fit Bouteselle, en souriaut malicieusement, et d'un air faussement empressé.

— Insolent! s'écria Philippe...

Mais, continua Trivelet, elle persiste à ne vouloir pas entrer dans le salon, que vous n'avez pris la résolution formelle de ne pas chercher à la voir.

— Oh! pour cela! affirma Philippe.... Puis d'un ton timide :

— Est-elle jeune, monsieur Trivelet? demanda-t-il.

— Elle paraît dix-huit ou vingt ans tout au plus.

— Bouteselle, va la recevoir, fit de Sabran.

— Elle a promis, continua Trivelet, de repartir demain de bon matin.

— Est-elle jolie? hasarda le comte, après un peu d'hésitation.

— Une grande cape noire couvre tout son visage.

— Faites-lui les honneurs de ce triste château, monsieur Trivelet. Et s'il n'est pas de chambre plus convenable que celle que j'occupe, je la céderai immédiatement.

Quand Trivelet et Bouteselle furent sortis, Philippe laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et se prit à pleurer comme un enfant. La vie qu'il avait tenté d'étouffer dans son cœur jeune et passionné se réveillait tout à coup.

II.

La jeune dame qui venait d'entrer dans le salon ne fut que médiocrement satisfaite de voir venir au devant d'elle Trivelet et Bouteselle. Malgré le désir formel qu'elle avait exprimé de ne vouloir point se rencontrer avec le maître du château, elle ne pouvait encore se faire à cette idée, qu'un homme eût si peu de goût et de galanterie, qu'il ne désobéît pas à un pareil ordre. La femme est toujours femme.

— Vous pouvez, madame, vous asseoir en toute sécurité auprès de ce foyer, lui dit Bouteselle; mon maître ne viendra pas vous importuner.

— Ah! fit la jeune dame en mordillant les dentelles de son mouchoir.

— Oui, continua le soldat; et bien vous a pris, ma foi, de ne pas arriver cinq minutes plus tard, car j'allais transmettre à M. Trivelet que voici, intendant de M. le comte... des ordres sévères...

— Votre maître se nomme? demanda la voyageuse.

— Le comte Philippe de Sabran.

Elle réfléchit un instant, puis parut se souvenir, et fit un petit mouvement de tête qui semblait dire : « En effet, ce nom ne m'est pas inconnu. »

— Et quels ordres M. le comte de Sabran vous avait-il chargé de transmettre à M. Trivelet?

— De fermer impitoyablement la porte du château à tout visage de femme, noble, bourgeoise ou paysanne, quel que fût son âge, à quelque heure que ce fût, par quel temps qu'il fût, dût-elle geler dans la cour et y mourir de faim. Je vous transmets mot pour mot les instructions que j'avais mission d'apporter à M. Trivelet.

— Mais c'est un congé en règles, et je n'ai plus qu'à sortir...

La jeune femme fit mine alors de vouloir se lever. Trivelet et Bouteselle s'empressèrent par leurs gestes de la rassurer. En même temps, un léger bruit se fit entendre derrière une des portes entrebaillées du salon. Celui qui s'y trouvait caché était à l'abri des regards, protégé par l'obscurité, tandis qu'il distinguait à peu près ce qui se passait dans la pièce. Celui-là n'était autre que Philippe ; il avait fait un mouvement comme pour entrer, au moment où l'inconnue menaçait de prendre congé. Mais, en la voyant se rasseoir, il avait contenu son élan.

— C'est donc un original que le comte votre maître ? demanda la voyageuse en s'allongeant dans le fauteuil où elle était à moitié couchée.

— Original, en effet, répondit Bouteselle, car il a pris, sauf le respect que je dois à madame, le beau sexe en haine...

La jeune dame fit un mouvement singulier et échangea un rapide regard avec sa suivante.

Pendant plus de deux minutes, il ne se prononça pas une parole. Ce que voyant, Bouteselle adressa cette question :

— Madame n'a plus rien à me demander ?

— Rien, répondit celle-ci avec une certaine sèche-resse.

Trivelet et Bouteselle saluèrent profondément. Quand ils furent à la porte, la jeune femme rappela le soldat et lui dit :

— Si votre maître se ravisait et qu'il eût l'intention de descendre en ce salon, vous m'avertiriez, car je chercherais alors un autre abri.

— Vous pouvez passer la nuit ici en toute sécurité, répondit Bouteselle, qui salua de nouveau et sortit.

— Comprenez-vous une idée pareille ? dit Trivelet à son compagnon quand ils furent hors du salon. Malgré toutes mes instances, cette dame n'a jamais voulu accepter une chambre. Elle a persisté à passer la nuit dans ce salon, assise dans ce fauteuil délabré avec une lampe allumée, et a sollicité des verrous, ce que je n'ai pu lui accorder, attendu que depuis nombre d'années il n'y a plus même de serrures aux portes d'ici.

— Et connaissez-vous cette dame, monsieur Trivelet ? demanda Bouteselle.

— Pas le moins du monde. Je sais seulement que par une coïncidence singulière, elle arrive pour s'installer dans le château de Montvert, inhabité depuis juste autant de temps que Viremolle.

— Et comment se nomme-t-elle ?

— Ma foi ! je l'ignore. Depuis que je suis ici, ce château de Montvert a déjà traversé trois ou quatre successions, et il était tout récemment en litige entre cinq héritiers ; personne n'en voulait. Il faut qu'il ait été acheté par cette dame.

— Et combien y a-t-il d'ici au château de Montvert ?

— Cinq heures, ne vous l'avais-je pas dit ?

— C'est possible.

— Et que vous fait cela ?

— C'était pour savoir combien de fois par jour on peut faire la route, d'ici à Montvert, sans vite tuer un cheval.

Trivelet regarda Bouteselle sans trop comprendre, puis tout à coup :

— Ah ça ! dit-il, quelle lubie a donc passé par la

tête de M. le comte de Sabran, de ne vouloir plus voir seulement la dentelle de la coiffe d'une femme ? Ce n'est pas une plaisanterie que vous m'avez faite là au moins !

— Je ne plaisante jamais avec mon maître, répliqua Bouteselle, surtout quand je sais qu'il y a tout autour de moi des fossés ou des précipices.

En disant ainsi, Trivelet et Bouteselle étaient arrivés devant une petite porte basse que l'intendant poussa légèrement avec son genou. Puis il battit le briquet et alluma un paquet de mèches enduites de cire.

— Où allons-nous donc ? demanda Bouteselle.

— A la cave, pour y prendre deux ou trois bouteilles de vin. En les vidant, vous me direz par suite de quelles circonstances M. le comte s'est décidé à venir s'enterrer à Viremolle ?

— Confiance pour confiance, alors ?

— Parlez.

— Le vin que nous allons boire est-il à vous où à M. le comte ?

— Que vous fait cela, pourvu qu'il soit bon ?

— Ah dam ! c'est que j'ai des scrupules.

— Qu'est-ce que c'est que cela des scrupules ? demanda Trivelet.

— Tiens ! c'est vrai, riposta Bouteselle, j'oubliais que vous êtes intendant...

Cinq minutes après, nos deux hommes étaient installés devant une table dans une salle basse, et leurs verres s'étaient entrechoqués. Maître Trivelet dégusta le sien, posa ses deux coudes sur la table et dit à Bouteselle :

— Maintenant, parlez, je vous écoute...

Nous reviendrons tout à l'heure aux confidences de Bouteselle.

Après le départ des deux hommes, la jeune voyageuse, se trouvant seule avec sa suivante, se prit à réfléchir profondément, tandis que celle-ci, tournant autour de la pièce, examinait avec la plus minutieuse attention les localités, qui ne paraissaient guère de son goût, à en juger par la moue qu'elle faisait et par les mouvements significatifs de sa tête. On pourrait hardiment conclure de l'attitude de la soubrette, que le voyage entrepris par sa maîtresse ne lui plaisait pas plus que la résolution du comte ne souriait à Bouteselle...

Quant à la jeune femme, elle regardait pétiller le feu. Elle leva enfin les yeux en sentant sa soubrette s'appuyer sur le bord du fauteuil.

— Que dis-tu, Mariette ? demanda-t-elle d'un ton qui signifiait : « Je voudrais bien causer un peu. »

— Moi ! madame la duchesse, je ne dis rien ; seulement s'il plait à madame que je parle, je lui dirai...

— Quoi ?

— Que c'est une rencontre bizarre, au moins ! Un homme ne voulant pas voir mine de femme, et qui se retire, à cet effet, dans un vieux château délabré, et une jeune femme s'en allant en exil dans une maison inhabitée, et qui fuit aussi le monde, afin de ne plus rencontrer visage d'homme.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, Mariette ; vos réflexions sont fort impertinentes, et vous feriez mieux de vous taire.

Mariette se tut, haussa les épaules, puis après un moment de silence :

— Madame la duchesse désire-t-elle se débarrasser

de son manteau? demanda-t-elle à sa maîtresse.

— Volontiers.

— Et de sa cape?

— Mais suis-je assez en sûreté ici? Si l'on venait me surprendre?

— Qui? le vieux régisseur?

— Non; le maître de ce château.

— Ah! s'il tient à ses vœux autant que madame la duchesse aux siens, il se gardera bien de se montrer.

— Sait-tu son nom, Mariette?

— Madame le sait également; on nous l'a dit tout à l'heure: le comte de Sabran.

— Ah! c'est vrai.

— C'est d'ailleurs la troisième chose dont je me suis informée en venant ici.

— Et quelle est la première chose que vous vous soyez permis de demander, mademoiselle?

— S'il est jeune.

— Et... on t'a répondu?

— On m'a répondu qu'il a trente-cinq ans.

— Et quelle est la seconde question que tu as adressée au régisseur?

— J'ai demandé si M. le comte est beau.

— A quoi l'on t'a répondu?

— Qu'il est charmant.

— Ces questions étaient fort inutiles.

— Pas tout à fait, puisqu'elles me mettent à même de répondre à madame la duchesse.

— Tenez, Mariette, je suis fâchée de vous avoir amenée avec moi; vous me ferez quelque sottise, murmura la duchesse en minaudant un peu et en écartant légèrement les dentelles de sa coiffe.

— Madame veut-elle que je lui retire sa cape à présent? demanda Mariette, qui avait deviné le désir de sa maîtresse, au mouvement en apparence fort simple qu'elle venait de faire.

La duchesse remit sa cape à la jeune soubrette dont un sourire intelligent illuminait les lèvres. Elle connaissait le cœur des femmes, la fine mouche.

— Eh bien! fit-elle en posant la cape sur un siège, si le mystérieux maître de céans venait nous surprendre en pleine nuit, ne verrait-il pas la plus jolie femme de France? Et m'est avis que cela lui ferait changer d'idée.

Cette fois la duchesse ne répondit rien à Mariette. Elle se contenta de jeter un coup d'œil de satisfaction dans le miroir qui se trouvait devant elle. Traduisons la pensée du miroir et disons, comme lui, que la duchesse de Pontlubis était délicieusement belle. Grande, svelte, la taille d'une élégance toute poétique, le pied mignon, une main sans rivale, la plus ravissante tête brune qu'il fût possible de rêver, avec des yeux noirs pleins d'un éclat à faire envie aux étoiles du ciel.

La duchesse se prit de nouveau à tracasser le feu; Mariette continua d'étudier le salon lambeau par lambeau, examen évidemment peu favorable au manoir de Viremolle, puis poussa tout à coup un de ces soupirs qui provoquent la conversation.

— Qu'as-tu donc, Mariette? demanda la duchesse d'un ton tout à fait radouci, je ne veux pas que tu t'endormes, au moins... car j'aurais peur ici...

— Je n'ai point sommeil, madame, répondit la soubrette; au contraire, je tiens mes yeux grands ouverts pour examiner ce salon.

— Eh bien! qu'y trouves-tu?

— Rien de beau; et cela me donne une triste idée de ce que nous allons rencontrer en arrivant à Montvert qui, n'étant qu'à cinq lieues d'ici doit, par conséquent, se ressentir du voisinage de ce château.

— Qui sait! fit la duchesse avec une fausse résignation; peut-être même ne trouverai-je pas aussi bien. J'ai acheté ce château sur tout le mal qu'on m'en disait.

— Hélas! madame, je frémis rien que d'y songer.

— Il faudra pourtant bien nous y faire.

— Oh! j'ai bon espoir que vous ne vous y ferez pas.

— Qu'est-ce à dire?

— Je compte bien qu'avant peu vous regretterez votre riche hôtel de la rue des Tournelles.

— Oh! non, non, bien certainement.

— C'est ce que nous verrons, madame; mais plus j'y réfléchis et plus je tiens pour bizarre votre résolution de vouloir vous enterrer là-bas parce que vous avez eu des déceptions de cœur.

— Ah! Mariette, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est!

— Vous m'avez raconté que, mariée à quinze ans à un homme jaloux et méchant, M. le duc de Pontlubis, vous êtes restée enfermée sous clé durant les dix mois de mariage qu'il vécut.

— Rien que cela, vois-tu, reprit la duchesse, suffit...

— Pour faire haïr un homme, j'en conviens; mais le ciel vous en débarrassa. Qu'avez-vous à vous plaindre? Vous en prîtes texte pour abominer les hommes... Mais cela ne dura pas, puisque le marquis de Loqué vous plut, et vous alliez naïvement l'épouser, quand vous le vîtes en loge à l'Opéra avec une danseuse...

— Oh! cela est abominable!

— Cela est assez pour faire haïr encore un homme; mais le ciel l'en a puni, puisque deux jours après il recevait un beau et bon coup d'épée... Est-ce là une raison pour vouer à l'exécration toute la moitié du genre humain, et pour vous retirer dans une espèce de couvent situé à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de l'eau? M. de Pontlubis et M. de Loqué ne sont pas les deux seuls hommes qu'il y ait au monde.

La duchesse ne répondit rien; mais ses beaux yeux s'emplirent de larmes. Mariette n'osa plus prononcer un seul mot. Elle se prit à chiffonner de ses doigts la dentelle qui bordait la cape de sa maîtresse, en murmurant tout bas je ne sais quelles paroles qui n'arrivaient même pas jusqu'aux oreilles de madame de Pontlubis. Peu à peu la duchesse passa des larmes à la rêverie, et de la rêverie au sommeil. Quant à Mariette, elle fit semblant de veiller un moment par scrupule de conscience. Mais, jetant tout à coup son regard sur le feu, elle se disposait à fermer aussi les yeux, lorsque des pas légers se firent entendre derrière la porte du salon. Le cœur de Mariette bondit d'abord avec force. — Si c'était un voleur, pensait-elle. Puis cette réflexion lui vint rapidement que les voleurs ne s'introduisent pas dans une maison où il y a trois hommes. Elle sourit au contraire de son plus fin sourire; et au moment où elle entendit la porte grincer sur ses gonds, elle ouvrit légèrement la paupière pour laisser passer un filet de lumière, et re-

garda attentivement au milieu de la demi-obscurité qui enveloppait la pièce.

Elle vit alors un homme s'avancer lentement sur la pointe du pied, avec toute sorte de précautions, s'arrêtant de pas en pas et tendant l'oreille pour s'assurer qu'il n'entendait aucun bruit.

Cet homme lui parut jeune, beau; elle reconnut Philippe. C'était en effet lui. Il s'avança jusque devant la duchesse qui dormait la tête renversée sur le fauteuil. Le comte essaya de la contempler un instant; mais la lueur de la lampe était si faible que c'est à peine s'il pouvait distinguer ses traits. Il voulut s'approcher plus près; Mariette ne se rendit pas bien compte de ce mouvement, et crut qu'il abaissait ses lèvres sur le front de la duchesse. Craignant que celle-ci ne s'éveillât peut-être et n'accusât sa vigilance, elle fit un léger soubresaut. Philippe, effrayé de son action téméraire, tourna les talons, se blottit un instant derrière un meuble, puis se dirigea avec non moins de précaution vers la porte par laquelle il était entré, la referma et gagna sa chambre.

Voyant la porte close, Mariette poussa un grand éclat de rire qui réveilla la duchesse en sursaut.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il? demanda celle-ci tout effrayée.

— Rien, madame, rien, répondit la soubrette, je rêvais...

— A quoi donc?

— Je rêvais que le maître de ce château était amoureux de vous.

— Folle!

— Et je le voyais dans mon rêve se glisser en tapinois dans cette pièce comme un maraudeur, venir jusqu'auprès de vous et déposer un baiser sur votre front.

— Mariette... demain, je vous renverrai à Paris, je vous le jure! murmura la duchesse sur un ton grondeur, puis elle tourna le dos à la lampe et essaya de se rendormir. Mais le sommeil, qu'avait effrayé l'éclat de rire de Mariette, s'obstina à ne point revenir; et, pour punir la soubrette de sa maladresse, madame de Pontlubis la contraignit à lui donner les détails les plus circonstanciés sur son prétendu rêve. Mariette, qui avait de l'imagination à en céder à un romancier, ne fut pas en peine de broder le plus joli petit conte du monde, à tenir sa maîtresse éveillée jusqu'au point du jour.

Les deux femmes firent alors leurs préparatifs de départ. Mariette alla à la rencontre de maître Trivelet, qui, fidèle à ses instructions, avait fait atteler la voiture de la duchesse, dont les chevaux piaffaient et hennissaient dans la cour.

— Vous remercieriez M. le comte de Sabran de sa bonne hospitalité, dit madame de Pontlubis à Trivelet et à Bouteselle, au moment où elle se trouva devant le marche-pied abaissé.

Malgré les tentations qu'elle en éprouvait, elle n'osa lever les yeux, de peur d'apercevoir quelque croisée indiscrètement ouverte. Mariette, au contraire, promena ses regards curieux du haut en bas de la maison, et derrière une fenêtre légèrement entrebâillée, elle vit un jeune homme qui lui parut avoir une parfaite ressemblance avec le visiteur nocturne. Elle ne put contenir un nouvel et bruyant éclat de rire.

— Vous êtes bien gaie, Mariette, murmura la duchesse en s'asseyant au fond de la voiture.

— Je pense à mon rêve, madame; il est si singulier!

— Tu ne m'as donc pas tout conté?

— Non pas...

— Alors tu me diras ce que tu avais oublié dans ton récit... Cela aidera à abrégé le chemin...

— Volontiers.

Sur l'ordre donné, la voiture partit; et Mariette, mettant la tête à la portière, aperçut le jeune homme de la croisée, le corps mi-penché dehors et suivant des yeux les rapides évolutions des roues du carrosse.

Cinq minutes après, Philippe entra tout pensif dans le salon, où la lampe jetait encore quelques lueurs blafardes, pâlisant devant les rayons du jour. Il s'appuya sur le dossier du fauteuil dans lequel la duchesse avait passé la nuit, et se prit à rêver.

III.

Le lecteur sera peut-être bien autorisé à nous demander, comme maître Trivelet à Bouteselle, d'où venait que Philippe de Sabran en était arrivé à cette extrémité de chercher un refuge contre les femmes dans ce vilain château en ruines. Pour leur répondre, nous résumerons la conversation qui avait eu lieu entre Bouteselle et Trivelet, attablés devant un vin bavard.

— Voyez-vous, avait commencé par dire le soldat en s'essuyant les lèvres, après avoir dégusté son vingtième verre, il n'est rien de tel que la vie de garnison et les campagnes en Espagne, surtout avec le maréchal de Vendôme, pour faire l'éducation d'un homme à l'endroit du cœur des jeunes filles et du bon vin.

— Et comment trouvez-vous le mien? demanda Trivelet.

— Il est donc décidément à vous.

— Parbleu!

— Je le trouve comme le minois de la suivante de cette jeune dame, que est venue ce soir se jeter, si heureusement, dans la gueule du loup.

— Vous dites?...

— Dans la gueule du loup... et je m'entends.

Lancé à toute langue, le récit de Bouteselle avait pris des proportions et des détours où je n'entraînerai pas le lecteur. Je m'en tiendrai aux faits principaux.

Pendant la campagne d'Espagne, Philippe, dans les chaleureux entraînements de son cœur de vingt ans, avait oublié qu'en pays conquis et ennemi, il faut parfois se défier des plus séduisantes aventures. Ce fut même par miracle qu'il échappa, à deux reprises, à des pièges charmants qui lui réservaient ni plus ni moins que la mort. Il dut d'être sauvé à l'intervention d'une main qu'il ne vit jamais agir. Il avait vainement cherché l'origine, la cause et le but de ce secours entouré de mystères. Une fois ce fut un avis anonyme qui avait engagé le jeune officier à se munir d'armes pour sa défense; la seconde fois, un rendez-vous substitué à un autre l'avait préservé d'un assassinat en bonnes règles.

Bouteselle, de son côté, avait eu beau déployer la plus stricte vigilance, il n'était point parvenu à dé-

couvrir la personne qui jouait, auprès de son maître, ce rôle de la Providence. Il est vrai de dire qu'il avait surtout cherché à dix lieues de la vérité ; sans quoi il eût découvert cette sée protectrice sous les modestes habits d'une belle jeune fille du peuple, nommée Inès. Éprise de Philippe avec l'exaltation du sang espagnol, elle veillait sur lui, du haut d'une petite croisée ouverte sur l'appartement de l'officier, et d'où elle le contemplait, en s'enivrant jusqu'à la folie, d'un amour qu'elle s'avouait être insensé et jugeait devoir être dédaigné.

Inès, en effet, avait concentré sinon combattu, cette ardente passion ; et ce ne fut qu'au départ de Philippe pour la France qu'elle osa remettre à Bouteselle un billet où se trouvaient racontés son dévouement et ses souffrances.

Philippe avait quitté l'Espagne à regret. S'il ignorait l'amour d'Inès, il avait le cœur plein d'une passion qu'y avaient allumée les deux plus beaux yeux de l'Andalousie, — passion dans laquelle il avait à peine mordu. Les ordres du roi l'avaient contraint à abandonner un délicieux roman aux premiers feuillets de son étourdissant prologue. Il avait emporté avec lui le souvenir corrosif et l'image toute palpitante de la duchesse de San-Christoval ; et son cœur et son imagination s'en repaissaient jusqu'à lui arracher des larmes.

Les dispositions d'esprit de Philippe changèrent toutefois, lorsque Bouteselle lui eut confié le contenu de la lettre d'Inès. Il se sentit vivement ému de ce dévouement obscur, de cette passion ardente qui avait su maîtriser tant d'ardeurs ; il lui sembla que s'occuper de cette inconnue, serait un moyen pour lui d'oublier la duchesse, et de calmer peut-être les troubles qui l'agitaient.

La raison ne l'emportait pas toujours sur les écarts de l'imagination. Il arrivait souvent que le souvenir d'Inès disparaissait de la mémoire même de Philippe, pour faire place à l'image plus matérialisée de la duchesse.

Bouteselle, qui aimait passionnément son maître et qui avait conservé une profonde gratitude à la jeune fille du peuple de lui avoir sauvé deux fois la vie, Bouteselle, dis-je, souffrait des douleurs morales de son maître ; comme remède efficace, il s'était donné la mission de lui chanter perpétuellement les louanges d'Inès, et de rappeler ses éminents services.

Il poussait la conscience, de son rôle jusqu'à en importuner Philippe qui, parfois, lui tournait brutalement le dos. Le dragon avait la patience d'un ange ; mais il se sentait de véritables accès de rage, lorsque son maître, par trop impatienté, déclarait nettement ignorer qui était cette Inès dont on lui rebattait les oreilles. Alors Bouteselle recommençait son antienne avec plus d'acharnement.

Un jour, cependant, Philippe crut avoir triomphé de ce qu'il appelait les persécutions de la duchesse de San-Christoval ; et il écouta avec une bienveillance attentive les odes de Bouteselle à l'adresse d'Inès.

— Vous voilà donc enfin raisonnable, monsieur le comte, s'écria le dragon dans la joie de son âme ; et je ne vous demande qu'une seule chose maintenant, c'est que vous ne soyez plus jamais ingrat à tant de dévouement et d'abnégation.

— Je te le promets, avait répondu Philippe.

— Alors, reprit Bouteselle, quand je prononcerai son nom devant vous, vous ne m'interrompez plus pour me demander avec des yeux étonnés : Qui est-ce ?

— Je m'y engage.

— Vous vous rapellerez qu'elle s'appelle Inès, la pauvre petite.

— Parfaitement.

— Et si vous voulez me le permettre, je vais vous dire toutes les circonstances où s'est manifesté son dévouement. C'est elle qui...

— Je sais, je sais Bouteselle, et je ne l'oublierai jamais ..

— A la bonne heure ! murmura le dragon, les larmes aux yeux ; cela me rafraichit le cœur...

C'était un brave garçon que ce Bouteselle ; un peu raisonneur, mais très sensible à la reconnaissance que montraient les autres, parce qu'il en avait beaucoup lui-même. Il poussait ce sentiment si loin qu'il l'avait reporté jusqu'à son cheval, parce qu'un jour de bataille, la bonne bête, malgré mors et éperons, n'avait jamais voulu rester en un endroit où Bouteselle avait été placé en vedette. Après avoir vainement lutté pendant quelques instants, le cheval avait pris le parti de faire un bond tel, que notre dragon avait été renversé ; et cela, au moment même où une balle de mousquet venait se loger dans le tronc d'un arbre devant lequel Bouteselle était posté. Depuis ce jour, il avait voué une adoration véritable à son cheval.

Philippe avait senti, peu à peu, le souvenir d'Inès envahir sa pensée, comme la mer, en montant, envahit la grève. Ce n'était ni la beauté, ni le sourire, ni le timbre de voix de cette jeune fille qui le captivaient ainsi. Il n'avait jamais vu ses traits, il ne l'avait jamais entendue parler. Mais tout ce que Bouteselle lui avait dit du dévouement, de l'amour, de l'abnégation de cette pauvre enfant avait profondément ému Philippe. Il s'était laissé aller à exalter intérieurement le grand courage de la jeune fille, cet amour qui se craignait et se cachait, ce dévouement sublime. Et sur cette pente, il se trouva que dans les méditations contemplatives de Philippe, l'idéal d'Inès avait éclipsé l'image matérielle de la duchesse, que la chimère l'avait emporté sur la réalité.

— Singulière chose ! murmura de Sabran, que la destinée de l'homme ! J'avais là sous la main, tous les jours, devant ma porte, guettant ma sortie, épiait mon retour, cherchant un de mes regards qui ne s'arrêtaient même pas sur elle, le sein haletant, le cœur oppressé, les yeux remplis de larmes, et veillant sur ma vie comme on veille sur celle d'un amant véritable ; — j'avais là, dis-je, une jeune fille ainsi faite que d'un sourire, d'un mot, d'un geste je la rendais heureuse pour l'éternité, et je ne lui ai coûté que des larmes, en échange d'un amour qui m'a deux fois sauvé la vie ! Et cela pour de faciles caprices. C'est étrange, vraiment !

Ce canevas étant donné, Philippe y avait brodé les plus jolies guirlandes de fleurs amoureuses qu'une imagination exaltée pouvait concevoir. Ah ! le beau poème qu'il écrivit sur les feuillets de son cœur ! d'autant plus beau que l'héroïne était un idéal, et qu'il ne l'entrevoit qu'à travers le prisme de qualités auxquelles il ne pouvait comparer aucun défaut. Mais vient une heure où tout finit, même les poèmes

d'amour. En effet, Philippe tourna tout à coup le dernier feuillet du sien, car il se leva brusquement en s'écriant :

— Morbleu ! voilà maintenant que je me prends à aimer follement une ombre !

L'ombre, c'est-à-dire Inès, avait, en effet, pris la place du souvenir vivant, c'est-à-dire de la duchesse. C'est un des phénomènes les plus vrais du cœur humain, que l'idéal a toujours raison de la réalité, — la poésie de la vie matérielle !

La duchesse de San-Christoval n'apparaissait plus à de Sabran que comme un désir vulgaire inassouvi et à satisfaire, et l'humble fille ignorée, comme un rêve chaste à réaliser, au prix de la moitié d'une existence.

Philippe, en pensant ainsi, ne s'amusait point à philosopher et à faire quereller dans sa conscience, la grande dame et la fille du peuple, pour donner raison à celle-ci, — élément dramatique si usé aujourd'hui. — Non pas ! il subissait tout simplement la force des choses.

Le hasard eût interverti le rôle des deux femmes qu'il en eût été de même. La duchesse, — ombre et poésie, — eût fait oublier Inès, — réalité : — comme celle-ci avait, au contraire, effacé celle-là dans le cœur de M. de Sabran.

Mais bientôt, Inès et la duchesse, la grande dame et la fille du peuple n'existent plus. Philippe s'était jeté, la tête la première, dans les galanteries de son siècle et de son âge, pour mieux oublier, disait-il, et pour se fortifier davantage contre les atteintes de l'amour.

Trois ans s'étaient écoulés, au bout desquels il eût fallu entreprendre une fouille formidable pour retrouver, au fond du cœur du brillant officier, les ruines du souvenir des deux Espagnoles.

Philippe, un jour qu'il changeait de garnison, avait retrouvé, rêvant le front dans ses mains, sur la terrasse d'un château de Picardie, au pied duquel il passait, une jeune femme qu'il avait connue enfant, qu'il avait aimée jeune fille, et qui fit de nouveau tourner à tous vents la girouette de son âme. En deux bonds l'officier avait escaladé la muraille qui séparait la terrasse du chemin ; et, à genoux devant la belle rêveuse, il lui rappelait tous les serments passés. Mais Sylvie (ainsi elle se nommait) n'y prêta qu'une oreille ; l'autre était aux écoutes, guettant si le marquis de Sésanne ne viendrait pas avec une brutalité, qui lui était assez habituelle paraissait-il, interrompre ce rendez-vous en plein air, et on ne peut plus innocent encore.

Philippe était parti sous promesse qu'on se reverrait à Paris, pendant l'hiver qui était à la veille de venir, c'est-à-dire dans un siècle !

La marquise de Sésanne était une fort charmante femme, que les équipées de son mari avaient élevée au haut du trône de la mode. Le marquis, lui, se peut peindre en peu de mots : c'était une sorte de fou ; plus original que fou, plus libertin qu'original, plus jaloux que libertin. Pour lui, sa femme était un objet de prix à surveiller et à conserver ; et il tirait facilement l'épée du fourreau pour peu qu'il soupçonnât quelque curieux d'en approcher de trop près. Il avait, de cette façon, donné ou reçu déjà un nombre assez considérable de coups de pointe.

La vertu de madame de Sésanne avait gagné un certain relief à cet étrange conduite de son mari. Ses coquetteries, d'ailleurs, n'avaient franchi aucune des limites qui eussent pu autoriser personne à formuler contre elle une accusation sérieuse. Il n'était pas, en tous cas, un seul homme parmi ceux qui avaient croisé le fer avec M. de Sésanne, qui eût le droit de se vanter d'avoir terni la réputation immaculée de la marquise.

Tant de dangers à courir ne pouvait point arrêter Philippe ; tant de vertu devait naturellement doubler la sympathie qu'il ressentait pour Sylvie. Celle-ci, par orgueil de sa réputation plutôt que par force réelle, avait résisté héroïquement aux pièges que lui tendait la passion de M. de Sabran. Elle était parvenue, cependant, par une admirable diplomatie, à le retenir dans les filets que ses beaux yeux bruns et son sourire rose avaient tendus autour de lui. Cette conduite, mélange de résistance et de faiblesse, indiquait de la part de la marquise, un amour véritable pour le jeune comte et un sacrifice à sa propre réputation. En agissant ainsi, elle calculait surtout l'avenir. Philippe, poussé enfin à bout, brisa de colère et de dépit, un matin, les mailles du filet ; la marquise les renoua aussitôt en lui permettant de l'accompagner, ce soir-là, au bal masqué de l'Opéra.

L'un et l'autre jouaient évidemment un va-tout à ce jeu compromettant.

IV.

Les voilà donc, tous deux masqués et déguisés, se rendant à l'Opéra. A la hauteur de la porte Saint-Honoré, un embarras de piétons et de voitures força le carrosse du comte à s'arrêter. Tout à coup un grand tumulte se fit à quelques pas de là. Philippe mit, nous ne dirons pas le visage, mais le masque à la portière, et aperçut une jeune fille se débattant, en criant au secours, contre trois hommes masqués qui la serraient de près.

A la lueur des flambeaux que les laquais et les coureurs promenaient par les rues, et qui stationnaient en ce moment autour du groupe, Philippe put voir la jeune fille. Il la trouva superbe de sa colère, de ses larmes et de l'éclat naturel de sa beauté.

— Holà ! cria-t-il à ses gens, qu'on m'ouvre !...

— Que voulez-vous faire, comte ? demanda la marquise.

— Parbleu ! arracher cette jeune fille des mains de ces audacieux.

— Une jeune fille du peuple ! murmura Sylvie, un peu piquée.

— Qu'importe ! allons, qu'on m'ouvre !

Philippe sauta à bas du carrosse en disant à la marquise :

— Ayez l'obligeance de m'attendre, ce ne sera pas long.

Et il courut vers le groupe, écartant violemment curieux et badauds qui riaient des terreurs et des cris de la pauvre enfant.

La marquise avait fait avancer la voiture jusque devant le lieu de cette scène.

Philippe s'y était si bien pris, que le cercle s'était vite agrandi ; et, comme si la jeune fille eût deviné en lui un défenseur et un sauveur, elle s'était énergique-

ment dégagée des bras d'un des trois hommes masqués pour se jeter au devant de Philippe, en lui criant :

— Sauvez-moi et défendez-moi !

— Je viens pour cela, répondit Philippe en mettant l'épée à la main.

Les trois hommes masqués en firent autant.

— Seulement un à un, dit Philippe les regardant fixement à travers les trous de son masque. C'est bien de se mettre à trois pour violenter et insulter une femme; mais pour croiser l'épée avec un gentilhomme, cela ressemblerait à de la lâcheté. Voyons, qui de vous commencera ?

— Moi ! s'écria l'un des trois.

— Vous, soit ! répondit Philippe.

Celui qui se présentait était un homme de grande taille, bien fait et portant hardiment la tête; ses membres finement déçupés indiquaient chez lui la jeunesse et la force.

En se mettant en garde, il arracha son masque et le jetant au loin :

— A visage découvert ! dit-il.

— Le marquis de Sézanne ! s'écria Philippe en reculant. Il assujettit son masque qu'il allait retirer également.

— Oui, moi, répliqua le marquis. Et en quoi cela vous étonne-t-il ?

— Oh ! parbleu, en rien ! répondit le comte. A l'œuvre on reconnaît le marquis.

— Insolent !

— Quand on a une épée entre les mains, répliqua Philippe, on laisse reposer sa langue, marquis.

— Otez au moins votre masque, que je sache à qui j'ai affaire.

— Que vous importe qui je suis, puisque je vous connais, moi.

— A bas le masque !

— Je le garde, marquis, parce que d'abord je vais au bal masqué; secondement parce que je suis avec une dame dans ce carrosse; troisièmement parce qu'il ne me plaît pas de me faire connaître quand je rends un service. En garde !

— Êtes-vous au moins gentilhomme ?

— Vous le jugerez à la façon dont je me sers de mon épée. En garde !

Les deux épées se croisèrent. Il en jaillit trois ou quatre éclairs; puis le marquis reçut en pleine poitrine une violente pointe qui le renversa entre les bras de ses deux amis.

— L'affaire ne vaut pas que nous allions plus loin, leur dit Philippe.

Le groupe se dispersa pour suivre Sézanne qu'on transporta dans une maison voisine; en sorte que Philippe se trouva, en un clin-d'œil, complètement isolé, et ne vit plus à ses côtés que la jeune fille pâle, tremblante, émue, et prête à défaillir. Il la soutint dans ses bras et lui dit :

— Allez-vous vous évanouir pour si peu, mon enfant ?

— Pourvu qu'il me reste au moins la force de vous remercier, monsieur, c'est tout ce que je demande à Dieu. Et maintenant, laissez-moi regagner ma demeure.

— Seule ? oh ! non ! oh ! non !

Le comte s'avança vers son carrosse qui stationnait à deux pas, pour demander à la marquise de lui laisser

compléter sa bonne action en reconduisant sa protégée jusque chez elle. Mais Philippe ne se rappelait plus une chose importante, c'est que le marquis de Sézanne s'était démasqué, avait jeté hautement son nom en pleine rue, que la marquise avait entendu ce nom, avait assisté au combat, et en avait vu l'issue.

Il trouva bien son carrosse à la même place, mais vide. En voyant tomber son mari entre les bras de ses deux amis, la marquise avait pensé qu'on le rapporterait sans aucun doute à son hôtel. Elle avait en outre réfléchi à une chose, à laquelle Philippe n'avait pas songé lui, c'est que le marquis de Sézanne se rappellerait, pour en tirer une conclusion, l'obstination de Philippe à garder son masque, par la raison qu'il avait une dame avec lui dans son carrosse. La conclusion qui, dans l'imagination de madame de Sézanne, devait résulter de ce fait, c'est que la dame qui accompagnait le comte était évidemment madame de Sézanne.

Ce raisonnement était fort simple et dénotait, chez la marquise, une présence d'esprit que l'émotion de ce duel en pleine rue, à la lueur des flambeaux, et le coup d'épée dont avait été victime son mari, n'avaient pas pu troubler. Les conséquences de cette découverte, bien facile de la part du marquis, elle les connaissait à l'avance. Et, à part sa propre réputation qu'elle voyait un peu engagée dans cette affaire, la marquise mettait un prix réel à ne pas exposer Philippe aux vengeances habituelles de son mari.

Sylvie avait donc sauté en bas du carrosse du comte, et avisant une voiture de place qui passait en ce moment, elle y monta en criant au cocher :

— Deux louis si tu me reconduis chez moi en dix minutes.

La voiture était partie au ventre à terre des chevaux, dépassant toutes celles qu'elle rencontrait en chemin; et la marquise, avec la rapidité de l'éclair, s'était déshabillée et couchée, attendant les événements.

Donc, Philippe trouvant le carrosse, mais non plus la marquise, resta un moment stupéfait. Lorsque son valet lui eut raconté ce qui venait de se passer, Philippe haussa les épaules et tendant la main à la jeune fille :

— La place est vide, ma belle enfant, prenez-la.

— Non pas, monseigneur, répondit celle-ci en reculant de deux pas; je préfère m'en retourner seule à pied. Je demeure tout proche d'ici.

— A pied, si vous le préférez, soit ! répondit Philippe; mais seule, je ne le souffrirai pas. Conduisez-moi donc, continua-t-il en prenant familièrement son bras, ma voiture me suivra.

La jeune fille, tout émue, sentit battre le cœur de son vaillant défenseur, et si fort, qu'elle tourna involontairement les yeux pour le regarder, en maudissant le masque qui lui dérobait ses traits. Elle devina cependant que l'homme qui venait ainsi de la protéger, était jeune, et elle s'imagina volontiers qu'il était beau. Un nuage passa devant ses yeux. Elle n'avait pas fait vingt pas, que s'arrêtant tout à coup, et retirant tout doucement son bras de dessous celui de Philippe :

— Mais, monsieur, dit-elle, vous êtes un grand seigneur, à ce que je vois à la livrée de vos gens et à votre air, et il peut vous être désagréable de donner

le bras au milieu de la rue à une jeune fille aussi humble que moi...

— Ne sommes-nous pas en plein soir? répondit Philippe, et d'ailleurs ne suis-je pas masqué?

Cette réponse, que Philippe avait faite tout naturellement, écorcha à vif la pauvre enfant qui soupira et répondit :

— C'est vrai, monseigneur; on ne vous reconnaît pas si l'on nous rencontrait.

Elle se laissa reprendre le bras et continua de marcher. Chemin faisant, ils causèrent. Philippe questionna la jeune fille sur ce qu'elle faisait; il apprit qu'elle était une simple ouvrière, vivant du produit de son travail. Elle venait d'apporter à une dame un costume pour le bal, au moment où, arrêtée dans la foule, elle fut insultée par les trois hommes masqués.

— Ouvrière, avec d'aussi jolies mains! s'écria Philippe en portant à ses lèvres les doigts blancs et effilés de la jeune fille.

— Pardon, monseigneur, fit celle-ci en retirant vivement sa main, n'oubliez pas pourquoi vous venez de me défendre.

— Pardieu! dit Philippe, vous avez raison de me le rappeler. Mais vous n'êtes pas Française? lui demanda-t-il?

— Non, monseigneur, je suis Espagnole.

— Bravo! Et moi qui ai fait la guerre en Espagne? Nous voilà en pays de connaissance.

— Vraiment! fit la jeune fille en affectant un sourire et une feinte joie que démentirent le frisson qui lui courut sur le corps et la pâleur qui voila son front.

A l'exclamation de contentement échappée d'abord à Philippe, succéda un morne silence. Ses traits se contractèrent violemment sous son masque. Il venait de s'éveiller en lui un double souvenir qui avait tout à coup torturé son cœur.

Philippe et sa jeune compagne n'échangèrent plus une seule parole, jusqu'à ce que, arrivée devant une humble porte d'une des maisons de la rue de l'Arcade, la jeune fille dit au comte en quittant son bras et en le saluant :

— C'est ici, monseigneur; merci encore une fois. Et elle frappa le marteau.

— Ici! répondit Philippe en levant la tête et en examinant la maison comme pour la reconnaître.

Cet examen, dont la jeune fille comprit toute la signification, lui donna un rapide frisson. La porte venait de s'ouvrir, elle allait se précipiter dans l'allée de la maison. Philippe l'arrêta par la main et lui dit :

— Je n'ai oublié qu'une chose, mon enfant, c'est de vous demander votre nom.

La jeune fille avait employé le silence observé depuis un moment entre elle et son compagnon, à réfléchir. Elle avait donc prévu le cas tout naturel où son généreux défenseur lui demanderait son nom, et elle lui répondit :

— Monseigneur, je me nomme Isabelle.

Elle salua de nouveau, et disparut lestement dans l'allée après avoir fermé la porte.

— Isabelle! murmura Philippe en se tenant debout, sombre et silencieux devant le marche-pied de son carrosse qui l'avait rejoint.

Au bout de cinq minutes, le valet qui était à la portière lui demanda :

— Où faut-il conduire monsieur le comte? A l'Opéra?

— Non, répondit Philippe comme réveillé en sursaut, rentrez à l'hôtel, et emportez ceci.

Il se dépouilla, alors, de son masque et de l'ample domino qui recouvrait son costume de ville.

— Et moi, murmura-t-il, je vais à l'hôtel de Sézanne, retrouver la marquise. Chères ombres! continua-t-il en poussant un soupir, mon bonheur est de vous oublier!

La jeune fille que nous venons de quitter sur le seuil de sa porte, monta dans une petite chambre située presque au sommet de la maison. Elle se jeta à genoux aux pieds de son lit, et sanglota à chaudes larmes.

— Allons! dit-elle en se levant au bout d'un moment, il faut en prendre mon parti. Non, je ne le reverrai pas, cet homme généreux; non, dussé-je à ses yeux passer pour une ingrate, je ne le reverrai pas. La religion du cœur et du souvenir l'emportera sur la religion de la reconnaissance.

Elle resta un moment pensive et reprit :

— Son action chevaleresque, sa voix si douce et si bienveillante, sa noblesse extérieure ont déjà touché mon cœur... et je ne sais, peut-être finirais-je par l'aimer!... Oh! jamais! jamais! J'ai bien fait d'abord de ne pas lui dire mon nom véritable... mais ce n'est pas assez, ce n'est pas là ce qui arrêterait un grand seigneur. Il sait que je demeure ici, s'il veut me revoir il y parviendra toujours. C'est décidé, demain, au jour, je quitterai cette maison, j'irai demeurer ailleurs. Ah! Philippe! Philippe! que ma vie tout entière soit à toi!

Inès (est-il besoin de la nommer?) avait fermement arrêté qu'elle s'enfuirait dès le lendemain au matin. Ses apprêts n'étaient pas longs à faire, la pauvre; car tout son mobilier s'en pouvait aller où elle voudrait l'envoyer, sur l'épaule du premier porteur à qui elle donnerait un petit écu.

Elle passa la nuit à rêver. Cette chambre qu'elle occupait depuis deux mois qu'elle était arrivée à Paris, était pleine du seul souvenir qu'elle y eût introduit avec elle. Il n'était pas une des fleurs de la tapisserie des murs à qui elle n'eût raconté ses joies et ses douleurs, ses souvenirs et ses espérances. Elle pleura beaucoup. Les larmes, qui amollissent tout, ne produisirent aucune influence sur sa ferme et inébranlable résolution.

Le lendemain, à peine le jour paru, Inès partit de la maison.

V.

Mais voyons ce qu'il advint de Philippe après qu'il se fut dirigé, à pied, comme nous l'avons dit, vers l'hôtel de Sézanne. En arrivant devant la porte, il aperçut un grand mouvement de curieux, de badauds, de causeurs.

On venait de ramener le marquis dont l'aventure avait circulé tout le long de la rue et du faubourg Saint-Honoré. M. de Sézanne était déjà rentré chez lui depuis un grand quart d'heure, la porte était bien fermée et bien close, que la foule grossissait toujours, chuchottant, commentant, regardant... quoi? La porte, les croisées de l'hôtel, rien de plus; mais cela

satisfaisait sa curiosité, n'entendant rien de ce qui se disait, ne sachant rien de ce qui se passait à l'intérieur, mais inventant mille rumeurs, glosant sur tout, et cela suffisait à son imagination.

Philippe frappa trois vigoureux coups au marteau, et la porte tourna sur ses gonds. Le Suisse, qui était familiarisé à ses visites, se présenta au-devant du comte, et sur un ton lamentable :

— Ah! monsieur le comte, s'écria-t-il, mon maître a été assassiné!...

— Assassiné! répéta Philippe avec une intonation de voix que le Suisse ne comprit pas. Assassiné! et qui a dit cela?

— M. le marquis lui-même, répondit le Suisse.

— Le marquis a dit cela! s'écria de Sabran pâle d'indignation; cela n'est pas vrai!...

— Monsieur le comte sait donc alors ce qui s'est passé?

— Eh! non, imbécile, puisque je viens pour me renseigner. Ah! M. de Sézanne dit qu'on l'a assassiné, murmura Philippe.

Et sans attendre une nouvelle réplique du Suisse, il s'élança sous le vestibule de l'hôtel, monta le peron et pénétra dans la première pièce, où il y avait un grand mouvement d'allées et de venues des domestiques. En même temps que lui, entra dans la pièce qui suivait l'antichambre la marquise que l'on venait d'éveiller en hâte, et qui accourait, toute désolée, près de son mari.

— Vous ici, comte! s'écria-t-elle en feignant l'étonnement; puis elle ajouta tout bas : — Je vous croyais avec votre protégée.

— Entrons, madame, répondit Philippe; je veux voir le marquis.

Ils pénétrèrent dans la chambre où M. de Sézanne était étendu sur un lit. On venait de terminer le premier pansement de sa blessure.

Philippe, à la porte, était pâle de rage concentrée. En entrant, il avait le sourire sur les lèvres; on eût dit qu'il venait de se mettre du fard sur le visage.

— Eh! mon Dieu! marquis, s'écria-t-il en s'approchant de Sézanne, que viens-je donc d'apprendre?

— Probablement que j'ai reçu un coup d'épée, n'est-ce pas?

— Le bruit en court la ville; et le bruit me paraît fondé. Comment vous trouvez-vous?

— Je me trouve... bien touché.

— Et contre qui vous êtes-vous donc battu?

— Battu? est-ce que je me suis battu?

— Comment?

— Ne vous a-t-on pas dit que c'est un homme masqué qui m'a porté un coup de poignard traîtreusement?...

— Traîtreusement! murmura Philippe entre ses dents. Mais non, reprit-il, on m'a parlé d'un véritable duel...

— Vous appelez toujours ça un duel, vous! moi je vous dis que j'ai été assassiné.

— Pourtant...

— Qu'est-ce donc? fit le marquis en le regardant fixement.

— Ce n'est pas ce que l'on raconte dehors et sur le lieu où s'est passée la scène.

— Bah! que dit-on alors?

— On dit, marquis... je ne sais si c'est exact, mais on dit que vous insultiez une femme, et qu'il s'est trouvé là un gentilhomme qui a mis l'épée à la main et...

— Un gentilhomme! je le nie. L'homme en question était masqué; et, bien que j'eusse jeté mon masque au loin, il a persisté à garder le sien.

— Si c'était par discrétion, interrompit le comte qui s'efforçait de conserver son calme.

— Pardieu! cher comte, vous me la donnez belle; un pareil procédé n'est pas tout à fait gentilhomme...

— Ou plutôt trop gentilhomme, insista Philippe. En tous cas, reprit-il, cela ne dit pas que votre adversaire ne se soit pas loyalement conduit, et que le coup d'épée...

— Ne m'ait pas été donné dans les règles; entre nous, comte, je ne dis pas le contraire...

A ce moment Philippe sentit que la marquise le tirait vivement par le bras; et en même temps elle lui glissa ces mots à voix basse :

— Prenez garde, Philippe, votre manchette droite est tachée de sang.

Philippe remarqua, en effet, quelques gouttes de sang sur la fine dentelle de sa manchette; il l'arracha et la glissa dans une de ses poches.

— Eh bien, cher marquis, reprit-il, si vous reconnaissiez que votre adversaire s'est conduit en gentilhomme...

— En gentilhomme masqué...

— Soit! Pourquoi prétendre alors que vous avez été lâchement assassiné?

— Pourquoi, comte? Parce que quand je me bats, j'aime à connaître avec qui je croise le fer; et vous comprenez que, pour faire tomber ce masque inflexible, je veux crier et je charge tous mes amis, et vous êtes de ce nombre, comte, de crier par-dessus les toits que j'ai été assassiné, ou déloyalement frappé, ce qui est tout un. C'est par là que je saurai bien si ce mystérieux adversaire est ou non gentilhomme. S'il l'est, vous sentez bien qu'il fermera la bouche aux calomnies. N'est-ce pas votre avis?

— C'est tout à fait mon sentiment, marquis; mais je puis vous mettre sur la trace.

— Vraiment!

— Voici une manchette que j'ai trouvée sur le lieu même du combat; elle est de fine dentelle, comme vous voyez, et ne peut flotter que sur une main de bonne maison... Elle est tachée de sang... ce qui laisserait volontiers soupçonner...

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Bon! s'est dit un jour, en regardant les étalages des libraires, un magistrat curieux d'occuper ses loisirs utilement, tout le monde fait des brochures aujourd'hui, tous les sujets se traitent en brochures, comme à une autre époque ils se traitaient en chansons, cherchons une question qui soit à la fois actuelle et durable, qui intéresse tous et

chacun, c'est-à-dire la partie la plus notable des gens capables de lire et de dépenser un franc pour s'édifier sur une matière sérieuse et piquante en même temps. Et, ce disant, notre magistrat a trouvé... la Question des bonnes!!!

Ne riez pas, je vous en conjure, car l'auteur de cet opuscule, homme grave et par sa position et par son caractère, a pris la chose à cœur et je puis vous affirmer que tout prudhomme qu'il est, il ne badine pas avec la bonne. Tout ce qui tient à la bonne, à son état physique, moral, social, est passé en revue dans ce petit livre avec une sûreté de coup d'œil, une fermeté de conscience on ne peut plus louables. C'est une monographie de la bonne au grand complet, avec la manière de s'en servir, car vous trouvez là des instructions sur la nature des renseignements à demander avant d'engager une bonne, sur la façon dont on doit la loger, sur le service, voire sur l'anse du panier.

Chacun des importants problèmes moraux et sociaux que soulève la question des bonnes est l'objet d'une conclusion, ce qui produit au total cinq ou six conclusions et nécessite finalement une conclusion des conclusions. Faute de pouvoir reproduire l'éloquence de détail répandue dans ces pages, que toutes les personnes exposées à avoir une bonne seront avides de lire, je veux résumer succinctement les principes qui se déduisent de ce travail si prodigieusement utile.

Donc, pour avoir une bonne bonne, il faut :

1° Ne l'engager qu'après avoir eu de bons renseignements ;

2° La tenir sous la même clef que ses maîtres ;

3° Ne pas lui donner celles de la caisse et de l'office.

Je n'hésite pas à ranger ces découvertes au nombre des progrès et des bienfaits sociaux de notre temps.

Pourquoi, je vous le demande, s'occuperait-on des bals qui convient de tous côtés la jeunesse à fêter les dernières semaines du carnaval, des pièces nouvelles qui sont jouées ou qu'on prépare à divers théâtres, des concerts qui font retentir les échos de toutes les salles spéciales de leurs harmonies variées, de la manifestation musicale de M. Richard Wagner et de son succès, lorsqu'on voit surgir à l'horizon une question aussi capitale que celle des bonnes ?

Pourtant, dût l'auteur de la brochure me traiter d'esprit futile, je ne puis passer sous silence l'agréable succès qu'a obtenu l'autre soir au Théâtre-Lyrique un petit opéra en un acte, *Ma tante dort*, succès dû à l'élégance des mélodies, à la vivacité des rythmes de la partition de M. Caspers et surtout à la verve d'exécution de M. Meillet et à l'excellent style de chant et de comédie de madame Ugalde. Il y a de la gaieté et de l'esprit dans le livret de M. Hector Grémieux, mais ses traits comiques ne sont pas toujours du meilleur aloi.

Ce serait manquer aussi à tous mes devoirs que de ne vous point parler des bruyants applaudissements qui ont accueilli la première audition de divers fragments des œuvres de M. Richard Wagner, au Théâtre-Italien. Ce compositeur, longtemps contesté, mais aujourd'hui acclamé en Allemagne, a voulu faire consacrer sa gloire par le public parisien, le plus bienveillant et le plus difficile à la fois de tous les publics. Si l'on pouvait affirmer qu'il n'y eût au concert du 25 janvier que des auditeurs impartiaux, il y aurait lieu de penser que la consécration de M. Richard Wagner est désormais chose acquise ; car la salle a retenti presque constamment des bravos les plus enthousiastes. Mais la faveur de ce public s'est montrée trop passionnée et trop uniformément soutenue pour qu'on ne la soupçonne

pas de quelque parti pris. Quant à moi, je ne puis disconvenir que j'ai trouvé dans la *Marche des pèlerins* et dans l'ouverture du *Tanhauser*, ainsi que dans l'introduction de *Lohengrin* et dans le chant des fiançailles de *Tristan et Isolde*, des beautés de premier ordre. M. Richard Wagner, qui semble attacher bien moins d'importance à l'inspiration mélodique qu'à la recherche de combinaisons harmoniques nouvelles, de timbres surprenants et piquants, a trouvé dans ces morceaux quelques phrases d'une ampleur admirable dont l'effet est décuplé par la variété savante des modes par lesquels il les fait passer. Quant à l'ouverture du *Vaisseau fantôme* et aux autres pages, je suis forcé d'avouer humblement que je ne les ai pas comprises.

Le Théâtre-Italien avait repris la veille une de ces partitions qui ne sont jamais restées inintelligibles pour personne, *Il Matrimonio segreto* de Cimarosa ; mesdames Penco, Alboni, Dottini, MM. Badiali, Gardoni et Zucchini ont fait délicieusement les honneurs de ce chef-d'œuvre.

Il y a en littérature comme en musique des œuvres qui touchent tout le monde, s'adressent à tous les esprits et à tous les cœurs, telles sont les légendes de M. J.-T. de Saint-Germain, qui font partie de la ravissante collection de petits volumes de M. Jules Tardieu ; la seconde édition de la *Veilleuse*, aimable récit inspiré par l'amour et par la charité, vient de paraître. La *Légende de l'épingle* en est à sa sixième édition ; *Mignon*, cette émouvante et simple histoire du cœur, a eu trois éditions ; *l'Art d'être malheureux* et *Lady Clare* n'ont pas obtenu moins de succès. De tels succès ont cela de bon qu'ils encouragent les écrivains à chercher des effets ailleurs que dans l'entassement des faits horribles, dans la complication des crimes et des caractères vicieux, en leur prouvant qu'il y a une belle et large place dans les bibliothèques pour les livres bien pensés, simplement composés et bien écrits.

Julien LEMER.

Nous avons assisté à une intéressante audition donnée par MM. Eugène Ketterer et Alfred Mutel, dans les salons de Pleyel-Wolff. Jourdan, de l'Opéra-Comique, et madame Altès-Ribault, de l'Opéra, ont dit avec talent les nouvelles compositions de M. Alfred Mutel, l'auteur de plusieurs mélodies charmantes. M. Mutel a réussi à mettre en musique les délicieux vers de Voltaire à madame du Châtelet : *Si vous voulez que j'aime encore*, etc. Cela a de la distinction et un cachet remarquable du dix-huitième siècle ; *On meurt deux fois* sera chanté dans tous les salons. Citons encore *Quelquefois*, paroles de M. Pierre Véron, et les *Pleurs d'enfant*, du même poète, chantés merveilleusement par Jourdan, qui a enlevé l'auditoire, lorsqu'il a dit et répété le *Credo des quatre saisons*, ce petit chef-d'œuvre de poésie et de mélodie, que M. Mutel a composé il y a deux ans. M. Eugène Ketterer est un pianiste hors de ligne, comme exécutant et comme compositeur. Son grand duo de concert sur le *Pardon de Ploërmel*, qu'il a exécuté avec M. Herman, violoniste d'un mérite reconnu, a produit le meilleur effet. Ce dernier a joué avec une expression rare sa fantaisie dramatique sur la *Norma* de Bellini.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.